

Récit d'expédition – par Michèle Chevalier

Les tribulations de Api et Doda au Pakistan

(3ème et dernière partie)



Résumé partie 2/3:

Api et Doda sont bloqués dans la montagne. Toutes les autres expéditions se sont repliées au CB [camp de base, NDLR] et attendent un créneau de beau temps pour remonter. L'angoisse règne au CB.

Que s'est-il passé là-haut ? Le 1 Août, Api et Doda sont encore en compagnie de Luc et Marie-Alix et tous montent vers les différents camps d'altitude espérant atteindre le sommet. Le 2 Août, ils se séparent, mais laissons Api raconter...

Extraits du journal de bord d'Api

1 Août : Montée au camp 2

Nous décidons de ne pas monter la tente 3 places VE25 du camp 1 au camp 2. Tant pis pour le confort mais c'est trop lourd et nous avons déjà une petite tente légère en dépôt au camp 2.

Arrivés au camp, dur labeur pour tailler une plate-forme dans la glace et monter la tente, puis repos en profitant du paysage.

2 Août : Départ pour le camp 3

Pour nous alléger, nous faisons un dépôt de vivres pendant que Luc et Marie-Alix commencent à monter. Je ne tarde pas à partir, mais qu'est-ce que le sac est lourd ! La neige porte, il fait frais et le temps est magnifique, c'est déjà ça. J'avance doucement, de plus en plus doucement sur la première bosse. Bien plus haut, je vois Luc et Marie-Alix qui remontent une corde fixe, lentement mais ils progressent. Cela ne va pas être une partie de plaisir ! Je n'avance pas. L'arête est barrée par une grosse crevasse infranchissable, et je perds de vue Antoine qui a traversé en contrebas d'une rimaye. Plus haut, il fait un dépôt juste sous le camp installé par les Basques (C2 avancé). Il a compris que je n'atteindrai pas le camp 3 et il redescend chercher de la nourriture au C2. Je continue mais sur la neige

gelée, les traces sont peu visibles. Où passe donc cette maudite rimaye ? Je la franchis sur un pont de neige sans trace puis prend droit dans la pente en direction du dépôt, en pointes avant avec le gros sac sur le dos. Autant avouer que je passe beaucoup de temps appuyée contre la pente à récupérer mon souffle. Luc et Marie-Alix progressent toujours lentement. Ils vont atteindre le haut des cordes, traverser vers des rochers à gauche et disparaître derrière de petits séracs, en route pour le C3. Je m'affale au C2 avancé avec ma charge et n'irai pas plus loin. L'équipe est scindée. Moral en baisse, car comment faire pour atteindre le C3 avec une telle charge ? Cela me paraît impossible.

Reste la solution favorite d'Antoine : l'assaut du sommet depuis ce camp, sans charge, soit 1400m de dénivélé. Il fait beau, c'est la pleine lune, pourquoi ne pas en profiter cette nuit, surtout avec le mauvais temps annoncé ensuite ! On établit notre plan. En partant vers 23h et en comptant 8h de marche pour le sommet, même avec des pauses on a le temps de revenir à notre camp avant la nuit et le mauvais temps.

L'équipe est scindée. Moral en baisse, car comment faire pour atteindre le C3 avec une telle charge ? Cela me paraît impossible.

Mais le beau temps prévu ne semble plus d'actualité. La préparation des sacs est retardée par un premier coup de vent. On monte un mur de neige à l'ouest pour protéger notre tente, mais le vent forcé en début de soirée et passe à l'est. La tente légère menace d'exploser. Je sors rapidement pour monter un deuxième mur pendant qu'Antoine reste pour lester la tente. Puis c'est le relais. Cela va mieux dedans. Est-ce le

mur ou le vent qui se calme ? Mais le ciel s'est couvert. Nous nous couchons dépités vers 21h, sans avoir bouclé les sacs et après la traditionnelle eau chaude qui assure la réhydratation, mais aussi l'inévitable sortie nocturne. Vers 23h, la tisane a fait effet. Surprise, le ciel est étoilé, la lune éclaire la neige et il n'y a plus de vent. Je secoue Antoine qui en fait ne dort plus car dans notre étroit réduit je n'ai pu que l'écraser en sortant. On prépare un petit déjeuner puis les sacs et vers 1h du matin nous partons avec 2 h de retard sur le planning.

3 Août : Vers le sommet

Nous démarrons encordés sous la lune. Les frontales sont inutiles. Je démarre le GPS. Après quelques traversées de crevasses, nous trouvons la corde fixe dont nous avons raté le début. Une main sur le Ropeman pour s'assurer, piolet dans l'autre main mais relié au baudrier, je monte. Je crois que je risque plus de lâcher mon piolet que de tomber car ce n'est pas très raide. Antoine monte plus rapidement que moi et je me décorde. Je monte régulièrement. Le sac est léger et il ne fait pas froid. On se ré-encorde en haut de la corde fixe car la traversée pour rejoindre les rochers est crevassée. Juste à côté des rochers une surprise nous attend. Sur une minuscule plate-forme se trouve une petite tente et quand j'arrive Luc est déjà dehors. Lui et



Sortie au Snow Peak, devant le Laila Peak

Marie-Alix sont fatigués et préfèrent descendre plutôt que de monter avec nous. Ils ont essayé hier de rejoindre le camp 3, mais les pentes sont raides, en glace pour celle qui domine la tente et avec les gros sacs ils n'ont pas aimé du tout. Ils ont préféré redescendre mettre la tente sur cette minuscule plate-forme entre glace et rocher. Pendant que nous discutons le jour se lève. Nous continuons dans un petit couloir en glace avec un relais dans les rochers. Plus haut, une pente bien raide mais en bonne neige. Antoine part devant et je suis à corde tendue. Un bâton sort de la neige, c'est le début d'une corde fixe à peine visible car prise dans la glace. Elle n'est guère utilisable. Je passe devant. On atteint le Snow Peak à 6270m vers 6h30. De là, le sommet est de nouveau visible et on a l'impression d'en avoir fini avec les difficultés. On peut enfin profiter sereinement du paysage sans avoir à regarder ses crampons. On laisse corde et baudriers en dépôt au Snow Peak pour s'alléger. Antoine laisse même son piolet. Il me semble pourtant qu'il y a un passage délicat juste sous le sommet, mais il dit que cela ira avec les bâtons de ski. Il fait toujours beau, sans vent. Nous descendons légèrement le long de corniches fantastiques vers l'emplacement du camp 3 qui est désert, puis remontons en direction d'un vaste plateau. Le soleil se lève, mais la lune joue encore avec les sommets du Malubiting. Le plateau est bordé à droite par un à pic qui tombe sur un glacier 1000m plus bas. Nous le traversons en diagonale vers la gauche pour rejoindre l'arête SW.

[...] le vent forcé en début de soirée et passe à l'est. La tente légère menace d'exploser.

A l'occasion d'une pause, un moment d'inattention et je regarde mon gobelet rouler dans la pente pourtant très douce sur ma gauche, rattrapant au vol doudoune et thermos. La neige porte bien, mais le soleil me tape sur la tête et Antoine me distance de plus en plus... Mon alti me confirme que ce plateau monte à peine, et c'est interminable. On atteint enfin la base de l'arête terminale. Il est 10h et il reste encore 600m de dénivelé. Vers le K2 le ciel se voile mais reste clair sur le Malubiting et le Spantik. On monte de nouveau, mais la neige devient croûtée en surface et s'effondre en dessous, du vrai sucre semoule. En trace, Antoine brasse. Ma respiration est bizarre, avec une toux qui m'arrache les poumons, mais le sommet semble accessible, même si l'envie commence à ne plus être vraiment là. Cela se passe dans la tête, pour Antoine aussi. On se regarde, inutile de parler, on continue. Mais il veut un relais pour la trace. J'essaie 1 pas.. 2... 10... je m'effondre et n'arrive plus à sortir les pieds de cette neige. Antoine reprend la trace puis moi, puis lui ...l'après-midi avance, nous pas vraiment. Peut-être 50m de dénivelé à l'heure? Le beau temps se localise sur le Spantik, autour les nuages progressent. Enfin voilà le ressaut repéré depuis le Snow Peak. Le sommet est-il juste au-dessus? Je crois que non, bien qu'Antoine m'annonce sommet dans 1/2h. D'après l'alti, il reste 100m. Antoine le franchit avec précaution. Je sors mon piolet. Après ce passage, nous pataugerons encore 1h dans cette neige pulvérulente. On se traîne vers le sommet atteint finalement à 17h. Je suis tellement fatiguée que je ne prends même pas de photo. D'ailleurs les nuages nous bouchent

Cela se passe dans la tête, pour Antoine aussi. On se regarde, inutile de parler, on continue.

la vue. Le GPS sera le seul témoin de notre passage. Tout autour c'est plutôt gris, et même gris noir du côté de la sortie du Golden Pillar et de la vallée de Hunza.

On attaque rapidement la descente. Le plateau est atteint vers 19h30 alors que la

neige rosit avec un dernier rayon de soleil égaré et qu'il reste tout le plateau à traverser. Le ciel devient de plus en plus sombre sauf à l'ouest où il flamboie de toutes les nuances orangées accentuées par les nuages et reflétées par les cristaux de glace en suspension dans l'air. Cela sent le bivouac. Je crois encore pouvoir atteindre la tente de Luc et Marie-Alix mais Antoine est plus lucide. La lune fait une brève apparition vers 21h mais est rapidement masquée par les nuages. La neige commence à tomber. Nous suivons difficilement notre trace du matin. En fait je la perds car mes yeux se ferment. De temps en temps je m'assois sur mon sac pour souffler un peu, je m'endors quelques secondes et me réveille en sursaut. Trace perdue et GPS inutilisable car j'ai laissé mes lunettes au camp. Après quelques errements, je retrouve la trace qu'on suit jusqu'à l'emplacement du camp 3. On se pose pour le bivouac, et je vais quand même jusqu'au dépôt du Snow Peak chercher la corde pour me faire un oreiller. Je laisse les baudriers et le piolet d'Antoine. Retour au bivouac. Le

On se traîne vers le sommet [...] Je suis tellement fatiguée que je ne prends même pas de photo. Le GPS sera le seul témoin de notre passage.

Derrière l'arête SE du Spantik, des « 7000 » à perte de vue



mini karrimat du dos du sac sous mon dos, les pieds dans le sac et la corde sous la tête j'essaie de dormir mais me réveille régulièrement en grelottant. Antoine ne dort pas, il est en boule sur son sac et serré contre moi quand il ne fait pas les cent pas pour se réchauffer. Il neige toute la nuit.

4 Août : Descente au camp 2 avancé

La trace est invisible sous la neige et le GPS illisible sans les lunettes. Il nous reste la boussole et l'alti. Il neige toujours et on est dans le brouillard. Une éclaircie nous permet de localiser le Snow Peak et le dépôt. Antoine extrait les deux baudriers de la neige et on s'équipe. Mais ça me picote bizarrement le poignet. Le grésil est vraiment fort pour traverser la grosse moufle. Antoine, ça lui pique la tête à travers la doudoune. Un véritable essaim d'abeilles nous attaque. Tous à terre. On se déplace en rampant, cherchant la descente quand Antoine s'aperçoit qu'il a oublié de récupérer son piolet. Trop tard, la neige a tout recouvert. On ratisse la zone pendant plus d'un quart d'heure avec de fréquents plongeurs dans la neige quand les abeilles se font menaçantes, mais le piolet reste introuvable. L'orage tonne un peu plus loin. Il faut descendre. Si par hasard vous passez en haut du Snow Peak, peut-être trouverez-vous le piolet d'Antoine, un *Charlet Moser*, un des premiers à lame « banane ».

Descente au jugé dans la face en tirant des longueurs, sans trace ni visibilité. La neige est épaisse. On brasse jusqu'aux genoux et la neige colle bien. Du coup, la pente raide se descend facilement et on est rassuré sur le risque d'avalanche. Le bâton de la corde fixe est en vue, nous sommes sur la bonne voie. Puis on aperçoit brièvement la tente de Luc et Marie-Alix bien plus bas sur les rochers, mais tout disparaît de nouveau dans le brouillard. Je cherche le passage en faisant de grandes traversées car il ne faut pas descendre trop bas dans les grandes pentes de neige

bordées de séracs. La zone est très crevassée et ne me rappelle rien. J'aperçois de nouveau des rochers plus bas, mais on ne reconnaît rien et pas de tente. Le doute s'installe. Cap sur les rochers que je reconnais enfin. On est juste un peu décalé par rapport à notre trace de montée. Voici aussi la tente qui était masquée par le relief. On enlève corde et crampons et on se précipite dans la tente. On meurt de soif mais il n'y a pas de réchaud. J'ai envie de dormir, mais sans pouvoir faire fondre la neige il faut repartir. Je sélectionne ma meilleure barre, un Balisto, et essaie de manger malgré la soif.



En route vers le sommet, passage au C3

Devant moi, je sonde pour repérer les crevasses et écarquille les yeux pour trouver le passage. Je descends dans le grand blanc. Petite fissure dans la neige, mais ça a l'air de plutôt bien tenir. Antoine qui est derrière, est confiant dans la stabilité de la pente. J'aperçois une maison à gauche, délire ou réalité trompeuse. Cela doit être un caillou. Antoine ne voit pas le relief, ni le caillou et se contente de me donner un cap au SE ! Mais c'est combien SE, j'ai une boussole qui ne connaît que les chiffres. Pour elle le Nord, c'est zéro et le Sud 180. Ma cervelle manque d'oxygène. Et SE ça n'a pas l'air d'être la bonne direction. La maison est toujours là, bien rectangulaire avec un trou dedans, ça ne fait pas très naturel.

Un véritable essaim d'abeilles nous attaque. Tous à terre.

On meurt de soif mais il n'y a pas de réchaud. J'ai envie de dormir, mais sans pouvoir faire fondre la neige il faut repartir.



En route vers le sommet, en montant vers le plateau

Intriguée je vais voir. C'est un pieu à neige planté horizontalement qui marque le début des cordes fixes qu'on a utilisées à la montée. Il ne reste plus qu'à sortir les cordes qui sont sous un bon demi-mètre de neige et à les suivre. En bas des cordes, notre tente et celle des Basques. Ne restent plus à franchir que quelques crevasses plus ou moins masquées. D'ailleurs en essayant d'en franchir une, je vois un gouffre s'ouvrir sous moi. Juste le temps de faire le pont et je me retrouve les pieds d'un côté, les épaules (et la tête que je n'ai pas perdue) de l'autre. Position relativement confortable qui me laisse le temps d'admirer les reflets bleutés du gouffre et de discuter avec Antoine pour savoir de quel côté je sors. Ce sera de l'autre côté, mais ensuite Antoine aura quelques difficultés à trouver un autre pont de neige qu'il franchira à quatre pattes. Finalement nous achevons devant notre tente la tranchée dans la neige commencée sur le Snow Peak.

Nous retrouvons nos affaires et la pelle, soigneusement rangée avec le gaz à côté de la tente ...sous 50cm de neige. Corvée de déneigement pour Antoine. Je m'effondre sur mon matelas dès que j'y ai enfin accès. Antoine prépare une soupe, la première depuis trop longtemps. Nous passerons la

[...] je vois un gouffre s'ouvrir sous moi. Juste le temps de faire le pont et je me retrouve les pieds d'un côté, les épaules (et la tête que je n'ai pas perdue) de l'autre.

nuit serrés l'un contre l'autre dans une tente devenue bien trop petite sous les accumulations de neige. Romantique pensez-vous, mais pas nous ! Mauvaise nuit mais quand même meilleure que la précédente sur et sous la neige. La neige tombe, le vent souffle, se calme, reprend, tourne, accumule la neige contre la tente. On est au chaud, on a du gaz, un réchaud, de quoi manger pour une semaine. Tout va bien à 5600m d'altitude. Mais il faudra descendre un jour et on a quelques inquiétudes sur l'état des pentes qu'on devra traverser pour rentrer.

5 Août

Réveil à 7h car Antoine a la bougeotte. L'espace est bien réduit chez nous, et la magnifique VE25 des basques offrent 3 places confortables et inoccupées. Ce sera notre salle à manger. Brunch prévu, avec menu d'altitude spécial sans lait car on l'a oublié au C2. La soupe m'attaque l'estomac, mais il faut manger. Alors, « une cuillère pour Papa, une cuillère pour Maman ». Dehors, notre trace de descente a disparue. Tout est blanc et il neige. Chaque coup de vent nous fait espérer en vain une amélioration. On pense aux autres au camp de base, à leur inquiétude. Ici, on semble relativement à l'abri des avalanches et pour passer une bonne nuit, on fera tente à part. Je reste sous la nôtre pour la lester pendant la nuit et Antoine s'installe dans le palace basque. Petite inquiétude la nuit. Un bruit de glissement de neige me réveille en sursaut, mais ce n'est que le vent qui tourne et rapporte une grosse quantité de neige sur la tente.

6 Août

Il neige toujours, mais cela sent l'éclaircie. On se prépare. Démontage de la petite tente, séchage des sacs à dos raidis par le gel, tentative pour faire sécher les gants... L'éclaircie arrive dans l'après-midi. Nouvelle tranchée à faire avec de la neige jusqu'au genou, sans parler des trous dans lesquels on s'enfoncé. La rimaye est franchie, la neige tient.

Après une bosse, le camp 2 est en vue et c'est par un grand beau temps, dans une neige merveilleuse que nous rejoignons le camp. Il est 18h. Vaste choix de tentes vides, une seule manque, envolée !

7 Août

Nous nous réveillons avec le brouillard mais la chance est avec nous car petit à petit des coins de ciel bleu apparaissent. Il faut préparer de l'eau et Antoine est au fourneau. Avec l'altitude et la fatigue nous sommes incapables de faire quoi que ce soit rapidement. Dès que je me lève un peu rapidement, la tête tourne et je dois attendre que ça passe.

Une cordée puis une autre apparaissent sur l'arête. Ce sont deux basques suivis de Luc et Marie-Alix en provenance du camp 1. On les regarde progresser en finissant tranquillement le petit déjeuner. Ils nous rejoignent. On est tous soulagés, eux de nous voir en bonne santé, nous de savoir que la trace est faite pour la descente. Les basques remontent chercher leur matériel mais doivent redescendre au camp de base dans la journée. Luc et Marie-Alix vont aller le plus haut possible, et pourquoi pas jusque au sommet, mais ils ne sont que deux.

Nous descendons, enfin suivons l'arête et ses multiples bosses entre les camps 2 et 1 et croisons les porteurs pakistanais qui vont déséquiper. Ils sont soulagés de nous voir et avec leur radio préviennent le camp de base qu'on va bien et qu'on descend. Nous serons attendus ! Courte pause au camp 1 pour Antoine, pressé d'aller manger au camp de base. Je me pose un peu plus longtemps, envie d'une bonne sieste, mais qui sera trop courte car il faut descendre poussée par la soif. Le camp de base est en vue et j'y suis presque quand Amine vient à ma rencontre avec des biscuits et du Coca. Je crève de soif et suis en légère hypoglycémie. Je bois le Coca et me sens revivre. C'est du Coca qu'il faudrait mettre dans le tonneau du Saint Bernard. Amine exige de porter mon sac car, m'explique-t-il, je suis plus âgée que sa mère et il lui est impossible de

Amine exige de porter mon sac car, m'explique-t-il, je suis plus âgée que sa mère et il lui est impossible de marcher à mes côtés si je porte mon sac.

marcher à mes côtés si je porte mon sac. Je me laisse convaincre très facilement car Pakistan ou non, je suis crevée.

L'arrivée au CB est énorme. Le soleil de l'après-midi éclaire le camp, tout le monde est là pour nous saluer de près ou de loin et nous féliciter. On mesure l'angoisse qui a dû régner au CB. Fiba accourt à ma rencontre, visiblement ému et Ali Mehmet tout aussi ému m'embrasse, chose étonnante de la part d'un Pakistanais.

Tous ces gestes amicaux, c'est touchant et je comprends le soulagement de tous.

La collation « immense » est prête, mais impossible de tant manger. On boit. On se repose et on fait connaissance de la dernière expé de la saison, deux Australiens, une Canadienne et un Mauricien qui partagent notre logistique. En fin d'après-midi, les Basques rejoignent le CB avec toutes leurs affaires. Pour eux c'est fini, leurs porteurs arrivent de la vallée. Ce soir il y a de l'ibex grillé au menu, et plein d'autres gâteries avant d'aller dormir confortablement installés.

8-9 Août

Départs des Basques-espagnols. Les Néozélandais et Pakistanais sont là également pour les adieux. Pendant notre absence, les Néozélandais ont fait un petit jardin fleuri avec une montagne au centre. Un cristal de roche matérialise le sommet et deux fleurs violettes juste en dessous nous représentent Antoine et moi. Ils étaient très inquiets pour nous et nous avouent avoir prié pour notre



Descente : C2 en vue



Descente : retour au C1

retour. Est-ce pour ça que nous sommes revenus ? Dans ces montagnes si proches du ciel, faut-il toujours rester rationnel ?

Plus terre à terre, dernier aller-retour au camp 1 pour Antoine pour redescendre le matériel et gavage d'Antoine et Michèle par Amine.

10 Août

Départ des néozélandais vers la vallée, le camp se vide doucement. En début d'après-midi Luc et Marie-Alix reviennent. La veille, ils ont atteint le pied de l'arête terminale, mais il y avait beaucoup de neige et la trace était trop fatigante à faire. Le soir nos porteurs arrivent de la vallée avec un jour d'avance par rapport aux prévisions de Fiba mais en accord avec le planning initial, hum... la gestion de Fiba.

*Et Api et Doda ?
J'apprends leur
existence à la
fin de notre
séjour. Ce sont
nos surnoms
affectueux de la
part de toute
l'équipe
pakistanaise.*

11 - 12 Août

Descente en compagnie d'Amine qui doit rejoindre sa femme. Ali Mehmet s'est attaché à nous et ne veut pas rester avec la nouvelle expé, surtout que sa femme a accouché en son absence au début de notre voyage. Fiba reste, du moins le croit-on car on le verra nous rejoindre en courant dans l'après-midi. Coup de blues, je contemple peut être pour la

dernière fois ces montagnes, elles sont tellement immenses... comment les décrire, c'est impossible. Arandu est rejoint, c'est le temps des moissons et la fin de notre expédition.

Le retour en jeep et minibus font encore un peu partie de l'aventure, mais on devient passif. Retour avec des souvenirs plein la tête, plus ou moins agréables car une expédition, c'est une succession de bons et moins bons moments, c'est beaucoup de doutes et des déceptions, des moments de grand bonheur qui ne sont pas toujours ceux qu'on imaginait.

Et Api et Doda ? J'apprends leur existence à la fin de notre séjour. Ce sont nos surnoms affectueux de la part de toute l'équipe pakistanaise. C'est Amine qui nous avait surnommés ainsi car il devait vraiment nous trouver un peu vieux pour ce genre de vacances. Il m'a félicitée pour le sommet en me disant « tu n'as plus le droit de dire que tu es vieille car tu es montée au sommet avec Antoine alors que tous les autres sont redescendus ». Un jour lors d'une de nos discussions sous la tente cuisine, il m'avait demandé comment on appelait les personnes âgées en France, car au Pakistan on les appelle grand-père, grand-mère. Je lui avais répondu qu'en France, appeler grand-mère une femme que vous ne connaissiez pas pouvait être mal compris. Amine et toute l'équipe ont donc toujours pris soin de nous appeler Antoine et Michèle quand nous étions présents. Antoine avait découvert mon surnom mais pas le sien, et j'étais restée dans l'ignorance.



Descente : retour au C2